

Paris, 13 Février 1891



8280

Mon amie,  
Laissez-moi vous dire que je ne suis  
guère de vous avoir manqué l'autre  
jour, puis que à léger accident m'a valu  
votre lettre. Quelle lettre, et comme vous  
devriez écrire plus souvent ! Ne fait-ce que  
pour distraire votre douleur et vous  
soulager, vous devriez de temps en temps  
envoyer quelques lignes à ceux qui ne  
vous voient pas ce dont qu'ils la  
voudraient. Comme vous savez dire  
les choses, tout uniment, avec accent,  
avec vérité !

Serez-vous bien donnée, si je vous  
dis que, moi aussi, depuis la rentrée  
j'ai voulu relire tout ce qu'il a donné  
au public s'épuise de son temps, public  
qu'il ne retrouverait plus. Dans les derniers  
journals de la vie, la qui s'en sont doute  
compète et s'écrit ? Serez-vous surprise  
si je vous dis que moi aussi, j'aurais  
l'entendre, comme il parlait, au temps  
où il y en avait encore ? Cela est si

Vrai que pas moment il m'accablait de  
coups de phrases si nettes, si fortes, d'un  
style si vigoureux et de si bonne trempe  
par ses jurons familiers. Je me surprenais  
à rougir moi-même de cette représentation  
tout idéale, toute subjective de sa personne  
de son langage, de sa mimique, even  
de main qui pinçait son nez, quand il  
se disposait à lancer quel que bon trait!  
Ah! quand on aime les bon coeurs et les  
grands esprits, on ne les perd pas. on les a  
toujours avec soi, on les appelle, on converse  
avec eux, on les discute, on les admire, et  
même on les gronde, comme cela m'arrivait  
à lui, à qui je reprochais toujours, même  
à présent qu'il n'est plus là, de n'avoir pas  
donné tout le meilleur.

Chère amie, je me suis remis à travailler,  
si tant est que j'aie un moment cessé  
de voudrais lier en fin à la mais on  
Hachette cette étude sur l'ancien français que je  
me suis engagé à écrire depuis tantôt  
deux ans. A ce propos, vous pourriez peut être  
me rendre un service que je vous demande  
sans autre permission

veuillez vous l'exprimer bon! de

8281  
Le cher M<sup>r</sup> dans sa bonté d'écarter s'il  
n'y avait pas un livre m<sup>r</sup> 8<sup>e</sup> de 1856  
on a peur, publié par l'Institut  
Issu biographique sur M. de La Mennais  
par ange Blain, son neveu. J'en aurais  
bien besoin. Le livre s'est-elle fait à la biblio  
thèque de la Chambre des Députés; on l'y a  
volé son droit, car il n'y est plus. Il est  
aujourd'hui introuvable. J'ai mis trois  
libraires en mouvement pour le chercher  
dans Paris. Arriverai-je à l'avoir ?

Vous ne devez pas vous aller lire  
mon livre sur la République de 1848, vous  
me ferez plaisir, car je tiens beaucoup  
à votre jugement, s'il m'est favorable  
ce sera pour moi une récompense et une  
force.

J'ai bien sûr que vous grandirez  
Joseph Parnock, comme vous l'avez dit  
de votre côté que je lui ferais rendre toute  
la distance qui nous sépare. Que voulez  
vous ? C'est le moment de se souvenir d'un  
mot que il aimait à répéter : il y a ceux  
qui sont de la suite à colas, et ceux qui  
n'en sont pas. Notre gentille amie pourrait  
bien ne pas en être, ni aujourd'hui, ni demain.

Vous me dites que vous sortez tous les jours  
de 2 à 5 heures. Si j'ai bien sûr que  
vous serez chez vous samedi à 5 heures, j'irai  
bien vous voir. Il me tarde de vous dire le  
que j. pense de la fin de votre lettre.

Moi aussi, je vous aime de toutes les forces  
de mon cœur, et vous savez pour quoi : n'est  
vous venue à mes plus chers comme à mes  
plus douloureux souvenirs, et ne savez vous  
pas que c'est dans le deuil et l'affliction que  
se trouvent les amitiés les plus douces, les  
plus résistantes et les plus fidèles.

Je vous envoie toutes mes tendresses  
et vous prie comme j'en ai l'habitude

E. Spuller